

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

PETITE CHRONIQUE.

Voici la belle saison qui touche à son terme, et avec elle disparaît le temps des excursions et des chasses, pour faire place aux heures d'étude et de travail dans le cabinet.

La récolte est engrangée ; il reste encore à la manipuler, à la disposer pour en apprécier la valeur.

Le butin des conquêtes est en tas, pêle-mêle ; il faut y mettre de l'ordre, faire une minutieuse observation de chaque pièce, pour la ranger dans la catégorie qui lui est propre et constater le rang qu'elle doit occuper, faire l'appréciation de chaque objet, pour juger du résultat final de la campagne entière.

Ces plantes, ces insectes, ces pierres, ces coquilles, ces coraux etc., qu'on tire, avec plus ou moins de fatigue, chaque semaine, chaque jour peut-être, des bois, des champs, des rochers, des rivières, de la mer, etc., sans leur donner d'autres soins que ceux de rigueur pour leur due conservation, il faut maintenant

en faire l'objet d'une minutieuse inspection, ranger chaque spécimen dans l'ordre qui lui est propre, puis, l'auteur à la main, déterminer sa famille, son genre, son espèce, pour l'inscrire, triomphant, sur le *registre de l'état civil* de votre catalogue.

Que d'items nombreux vont s'ajouter à votre liste ! et grand aussi sera le nombre de ceux, dont, avec vos auteurs et la comparaison avec vos spécimens déjà acquis, vous n'aurez pu trouver le nom. Il faudra recourir alors à des spécialistes, ou du moins à des amateurs plus entendus et mieux pourvus d'auteurs et de collections ; et qui sait si dans le nombre, il ne se trouverait pas quelque nouvelle conquête, non seulement pour vous, pour ajouter à votre musée, mais peut-être quelque nouveauté pour la science ? C'est alors que vous vous glorifieriez avec orgueil d'avoir été le parrain, dans le sanctuaire de la science, de quelque production naturelle qui jusqu'à vous avait échappé aux recherches des investigateurs de la nature. Et si on allait, à cet être nouvellement connu, faire porter votre nom !.....

A l'œuvre donc, et ne laissez pas s'éteindre la flamme du feu sacré. Cette flamme, contrairement à tout ce qui porte son nom, loin de souffrir de l'abaissement de la température, s'active des frimats et des glaces, par le repos forcé du foyer, et les merveilles que nous révèlent la loupe et le microscope.

* * *

La saison qui va finir a été l'une des moins favorables que nous ayons vues, pour la récolte des spécimens. Les insectes dans tous les ordres ont été très rares. La cause en est sans doute aux variations de température qui ont marqué cet été. Des chaleurs excessives en mai ont mis en activité larves et chrysalides, alors que les plantes nécessaires à leur sustentation faisaient encore défaut. Puis est venu en juin et juillet un abaissement de température exceptionnel, qui a fait périr une grande partie des larves déjà affaiblies par le jeûne de mai. Août avec ses pluies sans fin et septembre avec sa haute

température et sa sécheresse prolongée sont venus ensuite ajouter leur contingent à cet état anormal de température, qui, en définitive, ne nous a laissé qu'une fraction des insectes qu'on rencontre communément chaque année.

Même disette pour les mollusques.

La sécheresse prolongée que nous avons eue au commencement de septembre a rendu l'eau des rivières excessivement basse. Quelques visites que nous fîmes alors nous montrèrent un assez bon nombre de mollusques encore jeunes. Ils sont en retard, nous sommes-nous dit, attendons quelques semaines pour qu'ils acquièrent leur parfait développement. Puis sont venues les tempêtes des 18, 19, 20, & 21 qui ont tout balayé et brisé contre les pierres des rives, si bien qu'on ne trouvait plus que des coquilles vides, plus ou moins mutilées, peu propres à figurer dans les collections.

Nous présumons que ces tempêtes à la mer auront aussi été peu propres à jeter sur les rives les habitants peu communs des grandes profondeurs, car nous n'étions pas alors au temps des hautes marées, qui seules, lors des gros vents, arrachent les solitaires habitants des profondeurs de l'abîme pour les lancer sur les plages des rives.

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE QUÉBEC.

Plus d'un amateur qui nous ont vu annoncer en 1886 la réorganisation de la Société d'Histoire Naturelle de Québec, sont inquiets, nous présumons, de connaître ce qu'il en est advenu.

C'est là certainement une curiosité bien légitime, et nous nous considérons obligé, en quelque sorte, de la satisfaire.

Voici donc ce qui en est.

Ayant fait connaître nos vues sur le sujet à l'Honorable Secrétaire Provincial en 1886, ce ministre nous promit son appui et nous donna presque l'assurance d'un octroi du gouvernement à la session qui allait alors s'ouvrir. Et de fait l'on nous vota la somme de \$200.

\$200 sont bien peu de chose pour les débuts d'une société qui exige autant de déboursés que celle de l'histoire naturelle, car il faut avant tout se procurer un local pour assurer la due conservation des pièces qui doivent composer le musée, pour former un chez-soi, un foyer où seront réunies les dépouilles des victoires remportées, et où chaque membre pourra à loisir venir profiter des lumières de ses collègues, apporter son contingent d'études et d'observations, et raviver le feu sacré s'il menaçait de s'éteindre.

Cette faible somme était peu de chose, il est vrai, mais c'était toujours un commencement, et l'on pouvait espérer davantage dans la suite.

Nous faisons donc nos élections, tenons quelques réunions, recrutons quelques nouveaux adeptes ; le zèle est grand, et l'entrain paraît devoir se continuer.

Déjà, en deux mains seulement, nous avons 400 oiseaux, tous bien montés pour notre musée, sans compter une foule d'autres petites pièces plus ou moins intéressantes.

Nous faisons venir certains ouvrages indispensables à notre bibliothèque, et faisons préparer des vitrines pour y installer nos spécimens.

Cependant restait toujours la question du local, un musée ne s'installe pas en pleine rue. Mais on nous en promet un, au bureau des archives, lorsque le bureau d'enregistrement sera transporté au palais de justice. Tout allait donc s'arranger pour le mieux. Avec l'octroi de l'année suivante, et ce local, nous allons définitivement nous mettre à l'œuvre.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un ministre nous enlève la

chambre du bureau d'enregistrement pour y installer un autre officier public, et nous laisse encore dans la rue.

Adressez-vous, nous dit-on, au gouvernement fédéral, vous pourrez obtenir quelque appartement dans les salles occupées ci-devant par les tribunaux de justice, et qui sont actuellement sans emploi.

Requête est aussitôt adressée en conséquence à Sir A. P. Caron, et la réponse ne se fait pas attendre : " le gouvernement n'a pas encore déterminé l'emploi qu'il fera de ces bâtisses, et ne peut pour le moment acquiescer à votre demande."

Pour compléter le désastre, une nouvelle session a lieu, et le gouvernement refuse de renouveler notre octroi.

C'était littéralement nous porter le coup de mort.

Il ne nous restait donc plus qu'à nous étendre dans la tombe, en attendant qu'on étende sur nous le voile de l'oubli.

Et c'est ce que nous fîmes.

Si donc quelqu'un pose la question : Qu'est devenue la Société d'Histoire Naturelle de Québec ?

Répondez : mort-née !!!

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page '0.)

Le lac de bitume est une merveille que tout étranger passant à Trinidad ne manque jamais de visiter. Vaudrait autant passer à Niagara sans voir la chute, ou à Pise sans remarquer la Tour penchée. Mais Labréa, pour posséder une

merveille unique au monde, n'en est pas moins un village de la plus chétive apparence. Son église et les quelques maisons qui l'entourent sont plus que modestes.

Comme nous voulons sans plus tarder nous rendre au lac, nous cherchons une maison où nous pourrions déposer notre panier de provisions, car pour d'hôtels il n'y en a pas. On nous indique la maison d'une veuve où nous pourrions être accueillis, et sans plus tarder nous y rentrons.

Laissant donc là notre panier, nous avisons aux moyens de nous faire transporter au lac, car il ne nous sourit que peu de faire plus d'un mille à pieds, sous la chaleur qui nous accable, et en ne respirant qu'une atmosphère empestée de bitume que les poumons ont peine à supporter.

Comme nous n'avons à choisir ni entre le carosse et le coupé, ni même entre le cab ou le cabrouet, nous nous montrons tout-à-fait accommodants, bien décidés à sacrifier l'élégance et le confort, pourvu qu'on nous dispense de marcher. Après divers pourparlers, nous acceptons à la fin l'un de ces grossiers et malpropres tombereaux avec lesquels on transporte le bitume.

—Mais vous serez très bien, nous dit la face noire qui tient les guides de la paisible bête ; nous allons mettre deux chaises dans la voiture, et vous pourrez vous asseoir à volonté.

—Pour très bien, non pas ; mais essayons toujours ; nous nous sentons peu disposés à faire le trajet pédestrement.

Nous voilà donc installés dans le tombereau sur nos chaises, le conducteur est assis sur la barre qui clôt le devant avec un gamin à son côté ; un autre gamin se tient debout derrière nous, et nous voilà partis.

N'allez pas croire toutefois que nous ayons à nous gêner des parois du véhicule qui pourraient, par leur contact, souiller nos habits ; non, le bitume que l'on transporte est parfaitement

sec, et ne peut laisser échapper qu'une poussière également sèche lorsqu'il est froissé.

Installés et escortés comme nous le sommes, avec nos ombrelles tendues sur nos têtes, nous aurions pu figurer avantageusement dans les mascarades qu'on voit détalier dans les fêtes carnavalesques de nos grandes villes. Aussi paraissions-nous exciter quelque intérêt à tous ceux qui nous rencontrent, toutes ces faces noires ont l'air surprises d'un tel accoutrement.

Mais nous avons compté sans les cailloux et les ornières de la route, qui nous sassent comme si nous étions dans une véritable trémie. Malgré la lente et paisible marche de la bête, chaque pas imprime une secousse de recul à nos sièges, si bien qu'il nous faut lutter incessamment pour retenir nos chaises sur le plancher de la voiture. Nous reconnaissons bientôt que la seule position tenable est de rester debout, et que nos chaises ne sont qu'un embarras de plus pour ajouter à notre malaise.

Aussitôt en dehors du village, qui ne se compose que de quelques cabanes, la route est à peu près déserte. Ces cabanes paraissent toutes occupées par des coolis ; on les voit aux portes en costume encore plus simple que ce que nous avons jusque là rencontré. Les hommes qui paraissent à leur temps de repos, ne portent qu'une simple serviette à la ceinture, et sont presque partout étendus sur des bancs ou tréteaux en bois brut pour se livrer au sommeil. La route serpente à travers des arbrisseaux étalant par-ci par-là des masses de fleurs des plus brillantes. Le terrain est partout sablonneux et extrêmement sec. Nous voyons sur le bord du chemin, surtout lorsqu'il se trouve ombragé par quelque grand arbre, de nombreux ananas qui poussent là spontanément ; mais comme toutes les plantes sans culture, ils paraissent très maigres, peu succulents, à chair très pauvre. La chaude asphalté est, dit-on, très favorable à leur croissance, mais le manque d'eau et l'absence de tout soin donnent à ces fruits sauvages, d'ordinaire si savoureux, une bien chétive apparence.

Le lac de bitume est à 138 pieds au dessus du niveau de la mer ; 138 pieds repartis sur plus d'un mille de distance ne constituent pas une montée bien appréciable, aussi n'étaient les cahots de la route et les voitures impossibles qu'on nous offre le trajet ne serait qu'une courte et agréable promenade.

Nous montons toujours lentement, je ne dirai pas paisiblement, car nous sommes incessamment bercés, cahotés, sassés, bousculés tantôt à droite tantôt à gauche, tout près parfois d'être rejetés sur le sol, sans rien découvrir devant nous que des arbrisseaux qui arrêtent la vue, et parmi lesquels se montrent ça et là quelques acajoux-à-pommes, *Cassuvium pomiferum*, avec leur graine en dehors du fruit, comme je l'ai fait remarquer plus haut. Nous observons cependant qu'à mesure que nous avançons, la végétation devient de plus en plus pauvre et plus rare. Enfin nous contournons un petit massif de feuillage, et nous sommes en face du lac, ou plutôt sur le lac même, car nul rivage autre que les arbustes qui le bordent n'en détermine l'étendue.

Le terme de lac est improprement appliqué ici, car qui dit lac, donne à entendre une étendue d'eau au milieu des terres, or il n'y a pas d'eau ici, du moins pour constituer la masse principale. C'est le bitume, l'asphalte qui s'est solidifiée et offre une surface unie absolument comme nos lacs couverts de glace en hiver, avec cette différence que des bouquets de feuillage, simulant des îles, se montrent ça et là, et que la surface, au lieu d'offrir un niveau parfait, paraît comme moutonnée, montrant ici certaines éminences ou soulèvements, et là certaines dépressions dans lesquelles se trouvent des flaques d'eau. Ces petits réservoirs, de deux à douze pieds de largeur et de deux à cinq pieds de profondeur, sont tantôt complètement isolés les uns des autres, et tantôt se déchargent l'un dans l'autre. On voit même des petits poissons sillonner ces filets d'eau, et une carcasse d'alligator que nous trouvâmes près de l'un d'eux, nous donna la preuve que ces reptiles ne dédaignent pas de s'en faire des lieux de retraite.

Le lac peut mesurer environ trois milles de diamètre, et paraît bordé de l'autre côté d'arbres de haute futaye.

La vue de cette plaine noire et solide, avec l'atmosphère de bitume que nous respirons à pleins poumons, produit d'abord un sentiment d'étonnement par son étrangeté, qui fait place bientôt à une sensation de malaise et de tristesse, d'autant plus intense qu'écrasés par cette lourde atmosphère qu'un soleil brûlant nous lance perpendiculairement sur la tête, nous nous disons qu'il ne fait pas bon habiter ici, et que cette merveille toute merveille qu'elle soit, doit être vue promptement et brièvement. Involontairement nous nous reportons au Tartare décrit par les poètes grecs.

—N'est-ce pas là, dis-je à M. Huart, le Styx des anciens ? La fournaise qui entretenait la liquidité de la masse s'est refroidie ; Caron a laissé là sa barque et a échangé ses rames contre la pelle du piocheur, voyez-le à l'œuvre un peu plus loin.

En effet, la voiture nous amène tout près de trois à quatre piocheurs qui chargeaient le bitume dans des charrettes. La croute est assez solide pour porter les chevaux et les plus lourds fardeaux. Les travailleurs, armés de pics, dégagent le bitume qui se casse en gros blocs parfaitement secs. Prenant ces blocs dans leurs bras, ils les jettent dans des charrettes qui s'éloignent aussitôt qu'elles ont leur charge. Nous voyons de cinq à six partis de travailleurs ainsi occupés à exploiter l'inépuisable mine.

Comme je voyais la surface près du trou dans lequel travaillaient les hommes avec leurs pics, toute raboteuse et inégale, qu'est-ce que ceci, leur demandai-je ?

—C'est le trou que nous avons creusé hier, dirent-ils, qui s'est rempli dans la nuit. Demain, celui dans lequel nous sommes actuellement, mesurant de trois à quatre pieds de profondeur, sera semblablement rempli.

Je me hasardai à marcher sur cette nouvelle pâte ramenée au niveau, et elle résista parfaitement, seulement il ne fallait pas rester longtemps stationnaire au même endroit, car les talons et les semelles de nos bottes, surtout sous l'action du soleil, s'enfonçaient peu à peu.

Pendant que nous étions à examiner ces hommes à ce travail d'extraction, les deux gamins qui nous avaient suivis s'ébattaient dans une flaque d'eau du voisinage, confondant leur peau noire avec la couleur des bords de leur baignoire.

Les filets d'eau qui coulent ça et là sont très limpides et servent d'abreuvoirs aux hommes et aux bêtes. C'est l'eau des pluies qui retenues par cette surface imperméable, s'épanche dans les rigolets et dépressions. Que cette eau ait une saveur de bitume, rien de surprenant, car ici on ne sent que bitume, on ne voit que du bitume, et on ne respire que des émanations de bitume. Ces émanations sur le lac sont parfois littéralement étouffantes. De temps en temps il vient des souffles nous assaillir, plus chauds, plus odorants, et plus lourds que d'ordinaire, si bien qu'on se sent pressé par le malaise de chercher quelque soulagement dans l'ombre de ces petits îlots de feuillage qu'on trouve par-ci par-là.

Laisant là notre voiture, nous nous avançons sur le lac, accompagnés de nos conducteurs, jusqu'à une assez grande distance, tout près du quart de sa largeur, nous servant de planches que nos gamins emportaient pour traverser les filets d'eau, lorsque nous ne pouvions pas les emjamber.

La surface paraît un peu moins solide en allant vers le centre, et même il se rencontre des endroits où la poix s'échappe liquide par certaines boursoufflures. Et chose étonnante, c'est que l'on peut manipuler cette poix sans qu'elle s'attache aux doigts, faisant ainsi mentir le proverbe : " nul ne touche la poix sans en être souillé."

Dans plusieurs flaques d'eau on voit la surface se couvrir de bulles d'air, par l'effet des gaz venant de l'intérieur ; si l'on

approche une allumette de ces bulles, elles s'enflamment elles-mêmes aussitôt.

Le gouvernement loue le droit d'exploitation à certaines compagnies, et on n'extrait pas moins chaque année de 40,000 tonnes du précieux bitume ; cependant les trous sont toujours remplis à mesure qu'on en creuse, et la masse ne paraît en aucune façon diminuer. Des géologues qui ont exploré Trinidad n'estiment pas à moins de 4,500,000 tonnes la masse totale, quantité suffisante pour couvrir les rues de toutes les villes principales du monde entier.

On sait que l'asphalte, en outre des diverses applications que l'on en fait dans les arts et l'industrie, est particulièrement employée à couvrir les pavages des rues des villes.

—Evidemment, dis-je à notre nègre conducteur, il faut être bon chrétien pour vivre ici, car nul doute que ce ne soit là une bouche de l'enfer, la marmite de satan n'ayant qu'une mince croute figée à sa surface.

—Pas enfer en tout, dit le nègre ; le bon Dieu aime les noirs ; il nous donne une récolte toujours prête, sans nous obliger à semer.

—Savez-vous au moins le reconnaître, et vous comportez-vous en bons chrétiens ?

—Nous nous efforçons de le devenir.

—Tant mieux alors et que le bon Dieu vous bénisse.

Midi était sonné depuis assez longtemps déjà, et nos estomacs activés par la marche, les cahotements du véhicule et la chaleur écrasante de l'endroit, nous faisaient sentir qu'il fallait songer au retour. Nous reprenons donc notre tombereau et faisons nos adieux au lac, non pas au bitume, car il se trouve partout ici, sur la route, sur le bord de la mer, et sans nul doute sous le village même, le sol qui le porte n'étant qu'une mince couche de terre arable appuyée sur le bitume même, preuve ces maisons qui quoique assez légères, ont peine à conserver leur aplomb, s'enfonçant tantôt d'un côté et tantôt d'un autre.

Il passait une heure lorsque nous descendîmes devant la hutte où nous avions déposé notre panier.

—Combien pour le voyage et la belle voiture, dis-je au nègre, car nous n'avions pas fixé le prix d'avance ?

—C'est trois gourdes.

—Trois gourdes, pour moins de deux heures ! Vous vous donniez tout-à-l'heure un diplôme de bons chrétiens, et vous n'êtes rien moins que des brigands, des voleurs sans merci, qui rançonnez les voyageurs sans aucun égard pour la justice. Tiens, ajoutai-je, voici une gourde et un quart, et détale sans rien dire, car c'est encore plus qu'il ne t'appartient.

Nous pénétrons dans la hutte, où l'hôtesse nous reçoit fort poliment ; mais n'était le soleil qui nous rôtit à l'extérieur, nous aurions préféré prendre notre réfection au dehors, car c'est partout une malpropreté repoussante. Mais "ventre affamé n'a pas d'oreilles," dit le proverbe, et estomac épuisé n'est pas susceptible davantage, ajouterai-je.

Nous paraissions être des objets de curiosité pour les enfants de l'hôtesse et trois ou quatre autres gamins qui se rangent avec eux, ils nous entourent et épient chaque mouvement que nous faisons.

Une fillette de 13 à 14 ans, assise sur une chaise près de nous, épiait tous nos mouvements d'un air hébété, lorsque sa mère vint mettre dans son tablier blanc un gros enfant noir totalement nu ; nous nous étonnons toujours de ces allures si contraires à tout ce que nous voyons chez nous.

Il y avait dans le coin de l'appartement une table chargée de linge, de guenilles, de vaisselle sale, le tout couvert d'une bonne couche de poussière. Nous refoulons les objets pour avoir au moins un coin libre, la propriétaire ayant l'air de nous abandonner absolument à nous-mêmes.

Comment allons-nous manger ici nous dîmes-nous ? comment boire dans ces vases ?...

Mais qu'elle n'est pas notre surprise en ouvrant le panier dont nous a pourvus le prévoyant M. Maingot, d'y trouver un superbe poulet rôti, une bouteille de vin, une canistre de confitures, puis des assiettes, des verres, conteaux, fourchettes, serviettes etc.

Nous sommes vraiment des enfants gâtés, dis-je à M. Huart, et nous allons faire un repas comme Lucullus n'en fit jamais de meilleur.

Et de fait, il fallait voir avec quelle promptitude le poulet fut expédié, et le réconfortant cherry absorbé, sans compter les confitures et les autres accessoires.

Comme nous avons à attendre encore plus d'une heure avant le retour du bateau de Cédros, j'en profitai pour faire une excursion sur la grève à la recherche des mollusques, après avoir visité l'usine où l'on cuit le bitume pour le mettre en barils avant de l'expédier. La poix est fondue dans d'immenses chaudières en fer et versée toute chaude dans des barils. Elle se fige bientôt en se refroidissant et devient aussi dure que la pierre.

La grève ici, en dehors des bancs de bitume, est toute sablonneuse, et me parut partout d'une stérilité désolante.

Comme une couple de gamins me suivaient, l'un d'eux me fit observer certaines petites dépressions, en forme de trous qu'on aurait récemment remplis de sable humide. Il y a là, me dit-il, un petit animal. Et enfonçant ses doigts dans le sable, il en retire en effet un crustacé encore nouveau pour moi.

C'est une espèce d'écrevisse, d'un pouce et demi environ, mais dont la carapace constitue presque tout le corps; la queue, qui est en pointe est très allongée et repliée sous le corps, les deux premières pattes sont terminées, au lieu de pinces comme dans les écrevisses, par une palette dilatée et allongée, formant une main monodactyle.

Après recherches dans les auteurs, j'ai pu constater que c'était une hippe, *Hippa emerita*, Fabricius; je rapporte mon

individu à cette espèce, bien qu'il ne s'accorde pas en tous points avec la description, les antennes latérales qui devraient être deux fois plus longues que les intermédiaires, sont ici à peine plus longues et toutes plumeuses, sans avoir la base lisse. J'ai supposé que l'animal n'était encore qu'à l'état larvaire, et qu'il aurait pu revêtir ces caractères plus tard.

Voyant la grève sablonneuse si pauvre, je change de direction, et cherche sur les bancs de bitume qui se projettent dans la mer; mais c'est à peu près la même disette. Je ne trouve que quelques exemplaires d'une *Littorina* que les vagues, lors des grosses mers, ont lancée là. Je crois devoir la rapporter à l'espèce *ziczac*, bien qu'elle me paraisse plus polie, plus lisse.

Eprouvant le besoin de boire, et ne voulant pas goûter à l'eau de bitume, je donne cinq cents au gamin qui me suivait pour aller me chercher des oranges. Il revient dans une minute avec son chapeau plein.

— Mais qu'est-ce ? dis-je, à cette vue.

— C'est cela ; quatre pour un cent, c'est bien vingt pour cinq cents.

Et quelles oranges ! grosses comme le poing, parfaitement mûres, délicieuses.

S'il y a plus d'une chose désagréable, à Labréa, je me plais à déclarer leurs oranges sans pareilles.

Mais voici notre bateau en face, et sans plus tarder nous sautons dans la chaloupe pour nous y transporter.

Les passagers sont peu nombreux ; à part quelques étrangers, ce sont des femmes avec des produits de jardins qu'elles vont vendre à Port-d'Espagne. La mer est plane comme un beau miroir, et la marche du bateau nous amène un air relativement rafraîchissant, de sorte que notre excursion s'accomplit dans les circonstances les plus favorables, tant pour notre confort personnel, que pour nous permettre de jouir des points de vue variés à l'infini que nous offre la côte, avec ses crénelures de la rive, ses plages sablonneuses, ses massifs de cocotiers et autres

palmiers, ses superbes champs de canne à sucre, et ses marais tout couverts de cette végétation compacte de plantes herbacées, qu'on prendrait pour des mousses gigantesques tapissant le sol, n'étaient les bouquets de fleurs brillantes les émaillant ça et là.

A 4 h. nous touchons le quai de San-Fernando, et comme M. Maingot ne se laisse jamais surprendre en fait de prévenances, nous trouvons son groom au quai qui nous attend avec sa voiture.

Je rappelle à M. Huart la gracieuse invitation que nous avait faite le Dr Lota d'aller le lendemain prendre le dîner chez lui ; mais nous n'avons encore qu'entrevu San-Fernando, pour ainsi dire, et comme nous ne sommes pas pour revenir, il faut profiter de l'occasion pour en faire une plus ample connaissance, sauf à faire valoir nos excuses à notre retour, auprès de l'obligeant et aimable docteur.

Mais voici que j'entends, comme à Port-d'Espagne, le chant perçant et continu de la cigale, qui me met au désespoir de ne pouvoir en capturer au moins quelques individus.

— Entends-tu ce chant, dis-je au nègre de service ?

Oui ; c'est celui de la cigale.

— Ne pourrais-tu en capturer une ? Je te donne 25 cts si tu m'en apportes une.

— J'en attraperai, dit-il.

— Fort bien ; nous verrons.

En attendant je me mets à faire l'inspection du terrain avoisinant, jardin, prairie, amandiers, bananiers et autres plantes. Et quelle n'est pas ma joie de trouver vivant, caché sous la haie bordant le jardin, le superbe bulime dont j'avais admiré la coquille chez le P. Forestier.

Mais vivant, il ne doit pas être seul ; aussi ne manquai-je pas d'en trouver trois autres tout près, à coquilles vides, mais encore en bon état de conservation ; je les porte tout triomphant à la négresse cuisinière en la priant de débarrasser ces

coquilles, au moyen de l'eau bouillante, de leur chair et de la terre qui les souille.

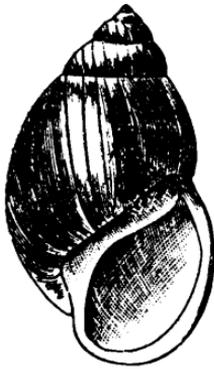


Fig. 10.

Ce bulime est le *Bulimus oblongus*, Müller, fig. 10, mesurant près de quatre pouces de longueur ; il est d'un blanc jaunâtre légèrement rosé, et compte 5 à 6 tours de spire ; la lèvre fortement rebordée est teinte d'un beau rose brillant, de même que toute la partie calleuse de la columelle. Il forme un superbe spécimen dans les collections, et est coté de 75 cts à \$1 chez les marchands. Il n'est surpassé en taille que par les *B. ovatus* et *B. cantagallanus* du Brésil. Le bulime oblong se rencontre dans la plupart des Antilles, et dans presque toute l'Amérique du Sud.

Promenant ensuite mon filet sur les herbes de la prairie, je prends un grand nombre de coléoptères, entre autres des chrysomélides, des diptères, lépidoptères, hémiptères, orthoptères etc.

Parmi les hémiptères, je distingue une Coréïde, voisine de nos *Alidus*, c'est le *Megalotomus pallescens*, de Stål, et une Proconia très rapprochée de notre *undulata*, c'est la *Proconia obtusa* de Fabricius ; je prends aussi une Tettigonide, une *Aulacisa*, dont j'ignore le nom spécifique, sa coloration la rend tout-à-fait remarquable, de couleur orange sanguin, elle porte 4 grandes taches jaune-pâle, sub-circulaires sur ses élytres.

Plusieurs beaux papillons, aux couleurs vives et brillantes, quelques diptères très remarquables, une libellule très voisine de notre *Diplax rubicundula*, Say etc., viennent aussi s'ajouter à mes chasses.

Comme on m'avait dit que les lucioles ou mouches-à-feu étaient très abondantes le soir, il me tardait de voir disparaître le jour pour pouvoir faire encore de nouvelles connaissances. Et en effet, les ombres commençaient à peine à se faire sentir, que déjà l'atmosphère était sillonnée de mille lumières se croisant

Fig. 10.—Le *Bulimus oblongus*, Müll., diminué de moitié.

en tout sens, les unes plus faibles, plus pâles, les autres plus brillantes, beaucoup plus fortes. Il va sans dire que mon filet m'en assure la possession d'un bon nombre, de celles surtout auxquelles je remarquais un éclat bien supérieur à celui que produisent les nôtres. Plus d'une fois, frappées par mon filet, j'en vois s'enfoncer dans l'herbe ; je n'hésite pas alors, malgré l'obscurité, mais guidé par leur lumière, à les poursuivre jusque sur le sol, en écartant le gazon qui les abrite. J'entretenais bien quelque crainte, en fouillant ainsi dans l'herbe à l'obscurité, de saisir de mes doigts l'un de ces monstrueux myriapodes qu'on paraît tant redouter ici. C'est bien alors que j'aurais été me prêter à leur dangereuse morsure, en les saisissant ainsi de mes doigts ; mais l'entrain des conquêtes l'emportait en moi sur une crainte que je jugeais peu fondée, me disant qu'on devait exagérer sur cet article comme sur beaucoup d'autres, et qu'après tout ces hideuses bestioles ne devaient se rencontrer que dans les bois, et non dans les terrains cultivés, et encore moins dans les cours des maisons.

Je savais qu'il y avait aux Antilles non seulement des *Lampyrides* porte-flamme, comme chez nous, mais aussi des *Elatérides* de bonne taille qui jouissaient aussi de cette faculté. Si je pouvais au moins en rencontrer une, me disais-je à part moi, et voilà que je tire de l'herbe, après l'avoir poursuivi de sa lumière intermittente, un coléoptère sur le dos duquel je vois briller deux points lumineux, et qu'à ses mouvements de bascule entre mes doigts, je reconnais de suite pour un *Elatéride*. Il n'y a plus de doute, me disais-je ; je possède ici un *Pyrophore*, l'insecte tant désiré.

Le portant triomphant à la maison, nous l'examinons tout à notre aise. Il mesure tout près d'un pouce de longueur, d'un brun luisant, il a les marges latérales du prothorax rougeâtres, et un gros point lumineux près de la pointe des angles postérieurs. Rien de plus gracieux que de voir ce bel insecte se promener sur la table dans l'obscurité, on dirait une miniature de carosse avec ses fanaux allumés.

Mais cette première victoire m'enhardit à en poursuivre de nouvelles, et j'étais à peine retourné au champ, que j'en poursuivis un autre au vol qui vint s'abattre sur un buisson où un coup de filet m'en assura la possession.

Lorsque le lendemain je fis la revue de mes captures, je reconnus que j'avais trois espèces différents de lucifères, savoir : un Elatéride, *Pyrophorus pellucens*, Escholtz, et deux Lampyrides ; *Pyrectomena vitticollis*, Motschoulsky, et *Photuris vittipennis*, Motsch. Un petit Photinus se trouvait aussi avec eux, bien intéressant quoique ne donnant pas de lumière, c'est le *Photinus dorsalis*, Schcener.

San-Fernando, dimanche 22 avril.—L'église étant en réparation, je vais dire la messe à 6h. dans une chapelle au cimetière, M. le curé va faire l'office dans une mission à distance, M. Huart dit la messe au couvent, et le vicaire fait l'office à 9½ h. dans la maison d'école.

Nous allons, dans l'après midi, faire visite aux Sœurs qui sont au nombre de cinq, et ont un grand nombre d'élèves. Ce sont des Sœurs de St-Joseph de Cluny.

Le couvent, comme nous les avons vus partout ailleurs dans ces îles, est entouré de jardins où les fleurs sont à profusion, tant dans les parterres que sur les galeries et vérandas. On dispose sur les vérandas des files de Strombes, ces larges coquilles à dedans rose qu'on rencontre parfois dans nos appartements, on remplit de terre l'intérieur de ces coquilles, et on y plante ou sème des fleurs. Rien de plus gracieux que de voir ces touffes de fleurs ou ces massifs de fougères aux frondes si déliées et si délicates, surgir de ces coquilles, sur le plancher même des galeries ne contenant qu'une poignée de terre. On sait qu'avec la chaleur et l'humidité de l'atmosphère ici, bon nombre de plantes, comme les Orchidées, peuvent poursuivre leur végétation entièrement sevrées du sol. La vanille, par exemple, qui est si recherchée pour son parfum, est dans ce cas.

Comme je témoignais aux Sœurs mon étonnement de ce qu'un grand arbre qui se trouvait près de leur clôture formait une masse compacte de fleurs rouges d'un côté seulement, et de l'autre ne montrait que de la verdure, approchez, me dirent-elles, vous allez comprendre ; ces fleurs ne sont pas le produit de l'arbre, mais bien d'une liane qui a grimpé dans ses branches. Et de fait, je reconnus que tout près du tronc de l'arbre s'échappait aussi du sol, un filet flexible qui parvenait jusqu'aux branches et les enlaçait en se partageant en ramifications sans nombre et en se couvrant de fleurs.

Les Sœurs parlaient toutes un fort bon français, mais comme je remarquais que quelques unes laissaient percer un petit accent anglais,

— Vous n'êtes pas françaises, leur demandai-je ?

— Nous trois sommes irlandaises, dit l'une d'elles.

— Mais vous n'avez pas la couleur des filles de la Vette Erin, permettez-moi donc de vous demander s'il en était ainsi lorsque vous êtes arrivées au pays ?

— Oh ! non, dirent-elles en éclatant de rire ; lorsque nous sommes arrivées ici, il y a 5 ans, 6 ans, 8 ans, nous avions les joues roses et brillantes comme les ont d'ordinaire les irlandaises, mais 12 à 15 mois de séjour ici suffisent pour nous faire perdre toutes nos couleurs.

— Je suis heureux de pouvoir confirmer de votre autorité une remarque que j'ai faite en arrivant aux Antilles, c'est que toutes les créoles sont pâles, à teint décoloré, ce qui est sans doute l'effet du climat de ces contrées.

Comme je voyais passer deux petites élèves toutes blondes et roses, ces enfants sont-elles nées ici, demandai-je ?

— Oui ; elles sont d'ici, leur père est un irlandais haut en couleurs, mais attendez qu'elles aient atteint 14 ou 15 ans, et vous les verrez prendre le teint pâle de toutes les autres.

— Mais vous sentez-vous affectées sous le rapport de votre santé ?

—Nous sommes bien portantes, mais un peu moins fortes, moins capables de résister à une fatigue prolongée.

—Se voir affaiblir dans sa constitution est beaucoup plus grave que de perdre ses couleurs, car, après tout, avec tout le mélange que l'on voit ici, on en vient à compter la couleur pour rien.

Le blanc est, dit-on, la réunion de toutes les couleurs, et le noir leur absence totale ; il semble qu'aux Antilles il n'y a pas d'intermédiaires entre ces deux extrêmes ; on est blanc ou noir, les degrés n'existent que dans l'intensité de ces deux teintes, les combinaisons des nuances qui produisent tant d'effet ailleurs, et nous montrent des reflets si éclatants parfois, semblent être réservés ici aux seules productions végétales, et surtout n'être nullement la part de l'espèce humaine, particulièrement du beau sexe ; car pour les hommes, la vie généralement plus active, plus mouvementée qu'ils mènent, les exercices violents parfois auxquels il leur faut se livrer, activent davantage la circulation du sang chez eux, et les rendent plus réfractaires aux effets de l'atmosphère dans la transpiration.

Je profite du reste du jour pour continuer mes observations et mes chasses dans les environs.

Sur la rue longeant l'église, je trouve un arbre des plus singuliers ; comme le figuier de l'Inde, il a des racines aériennes, mais disposées d'une autre façon ; ce ne sont pas ici des bourgeons qui partent des branches pour s'implanter dans le sol en formant de nouvelles tiges, mais ce sont plutôt des tiges surnuméraires qui viennent se souder à la principale, à cinq ou six pieds de terre, pour lui tenir lieu de contre-forts. L'arbre peut avoir de 20 à 25 pieds de haut avec un diamètre de 8 à 9 pouces. Il porte de gros fruits, mais qui ne sont, me dit-on, d'aucun usage.

Lundi, 23 avril.—San-Fernando.—Je vais célébrer ce matin la messe au couvent à 6 h. ; M. Huart y célèbre aussi après moi, et nous prenons ensemble le café chez les bonnes

Sœurs. Je dis le café, car ce n'est pas ce qu'on appellerait chez nous un déjeuner. Les bonnes Sœurs cependant, connaissant un peu mieux nos usages, avaient ajouté deux œufs à la tasse de café, mais d'un œuf à-la-coque, à la tranche de jambon, il y a encore de la distance.

Nous nous arrêtons un instant à examiner de nouveau les fleurs du parterre des Sœurs. Nous remarquons surtout deux arbres étrangers, dont on ignore les noms, tout couverts de grandes grappes de fleurs oranges du plus bel effet. Ce que nous offrent chez nous en fait de massifs de fleurs les humbles arbustes de nos jardins, comme rosiers, géraniums, œillets, etc., ce sont des arbres ici de 20 à 25 pieds qui en prennent la place, jugez de l'effet par la proportion de la taille et l'étendue du massif. En comparant le brillant coloris de ces fleurs aussi gracieuses dans leur forme que variées dans leurs teintes, aux faces pâles, blêmes, jaunes, brunes, sombres, enfumées, noires qu'on a constamment sous les yeux, on pourrait croire que les êtres humains laissent ici à la nature le soin d'accaparer le beau pour ses productions spontanées, en faisant leur part de ce qu'il y a de moins beau ou même de laid justement qualifié.

Comme il n'arrive qu'exceptionnellement que des curés aient des vicaires ici, l'administration ecclésiastique n'a pas encore réglé, d'une manière définitive, les rapports qui doivent exister entre les uns et les autres. Les vicaires reçoivent 60 gourdes par mois, outre le casuel, mais il leur faut payer leur pension au curé; de plus ils doivent avoir cheval et voiture, et prétendent avoir, par cela même, droit à l'herbe du pré pour leur bête et à divers services des serviteurs. Cette incertitude pourrait amener en certains cas, des conflits regrettables entre le pasteur et ses collaborateurs.

M. Osenda nous ayant proposé une visite chez le voisin, M. Rabanit (français) curé de la Pointe-à-Pitre, nous acceptons sa voiture avec empressement, pour nous familiariser davantage avec la campagne, et faire aussi la connaissance de ce brave

curé. La distance n'est que de quatre milles, par des chemins superbes, à travers des plaines et des collines toutes couvertes de plantations de canne. En moins d'une heure nous étions rendus. Malheureusement le curé était absent. Après visite de l'église et conversation avec le personnel de la maison, qui n'omettent pas le petit verre de rhum de rigueur, nous prenons la route du retour.

Nous n'avions pas encore fait un mille, que nous rencontrons le curé, monté sur un modeste baudet, revenant de l'une de ses missions. Comme nous résistions à ses sollicitations de rebrousser chemin pour prendre le dîner avec lui, il promet de venir nous faire visite dans l'après-midi. Et en effet, nous eûmes le plaisir de le voir dans l'après-midi au presbytère de San-Fernando.

Ce brave curé est presque aveugle, ayant une double cataracte aux yeux. Il doit passer prochainement en France pour se faire opérer.

En parcourant encore les haies à la recherche des bulimes, je trouvai un beau petit œuf, d'au moins trois-quarts de pouce de longueur, à écaille solide. Comme je l'avais dans la main, je le montre à l'un des ouvriers peintres qui travaillaient dans l'église, en lui demandant s'il connaissait cela ?

— C'est un œuf de serpent, dit-il, et sans plus de cérémonies il le lance sur un caillou.

Imaginez si je fis des compliments à cette face noire, à ce lourdaud qui, sans autorisation, me privait d'un spécimen très rare dans les collections, car ce n'était rien moins qu'un œuf du *Bulimus oblongus*. Le *Bulimus ovatus* du Brésil pond des œufs qui mesurent un pouce de longueur.

Enfin je suis en possession de la fameuse cigale qui avec son chant tient tête aux sifflets des engins à vapeur. J'en trouve une, en entrant au presbytère, piquée sur le chambranle d'une porte. Elle était morte, mais venait d'être piquée vivante. Tout joyeux

Je sors sur la galerie, et lance au nègre de service la pièce de 25 cis tel que promis. Il s'en empare avec empressement et fait un petit salut en signe de remerciement, mais se garde bien de déclarer que la capture n'était pas son fait. C'est M. Ackar, (1) élève de M. Maingot qui d'un coup de fusil, l'a abattue du haut d'un arbre. Malheureusement un grain de plomb lui a enlevé la moitié de l'aile supérieure droite, pour le reste elle est intacte. C'est une superbe pièce qui mesure trois bons pouces de longueur, du front à l'extrémité des ailes.

Elle est d'un beau vert olive, plus ou moins testacé sur le prothorax, qui porte trois lignes noires, dont la médiane est potencée à la base. Les ailes transparentes ont chacune, vers l'extrémité, deux nervules transverses fortement ombrées, ce qui les fait paraître comme marquées de quatre taches. D'après ses dimensions et sa coloration, je ne crois pas fait erreur en la rapportant à la *Cicada gigas* d'Olivier, qui, lui, avait reçu son type de Ste-Lucie.

Vers les 5 h. M. le curé nous propose de nous conduire à environ trois milles pour visiter une usine à sucre. Cette usine n'est pas la plus considérable de l'île, mais c'est sans contredit la plus parfaite. Son propriétaire, M. Hawkins, a été lui-même en Europe chercher les machines les plus récentes et les plus perfectionnées pour les diverses opérations de l'industrie du sucre.

Il va sans dire que nous acceptons la proposition avec grand plaisir.

Nous prenons une direction tout opposée à celle que nous avons suivie le matin ; mais la campagne est à peu près la même, de la canne à sucre presque partout, avec de nombreux cocotiers ou autres palmiers par-ci par-là, comme jalons pour indiquer les routes de division des champs.

(1) M. Ackar est un créole de Grenade qui se destine à l'état ecclésiastique, il est actuellement au collège de Ste-Anne Lapocatière pour terminer ses classiques, et faire sa théologie.

Presque tous les travailleurs de l'usine sont des coolis très bruns et à moitié nus.

Nous suivons toute la série des opérations pour convertir la canne en sucre.

Ici, les cannes sont jetées pêle-mêle sur un tablier sans fin qui les entraîne entre deux énormes cylindres de fer pour les broyer. Le jus, extrêmement abondant, s'échappe dans un canal par le côté, et les résidus sont entraînés par un autre tablier dans le foyer même qui fait mouvoir le puissant engin, âme de toute la fabrique.

Deux coolis, à demi couchés près des bords du second tablier, veillent à reprendre les quelques cannes qui par croisement auraient résisté à la pression des cylindres sans être écrasées. Ils s'enparent de ces cannes et les lancent sur le premier tablier pour les faire passer de nouveau dans la machine.

Le jus, qu'on appelle alors vésou, sort abondant dans un canal qui le déverse dans d'immenses chaudières où il est bientôt en ébullition. On nous en fait goûter après cette première opération ; il retient encore une saveur de vert peu agréable.

Plus loin, le même jus passe dans des réservoirs où il subit une chaleur de 250° Fahrenheit ; puis il est épuré, clarifié, davantage condensé. On nous le fait goûter de nouveau ; c'est un sirop des plus agréables, délicieux. J'hésitais un peu devant l'agréable liqueur, redoutant l'effet pour mon estomac.

— Ne craignez rien, dit M. Maingot, pas de breuvage moins malfaisant.

Aussi j'en prends un bol capable de décourager les gamins les plus gourmands.

Ce sirop passe encore dans différentes chaudières et appareils jusqu'à ce qu'il en sorte à la fin cristallisé et propre au commerce.

Ici est une grosse tourelle en cuivre dans laquelle le sirop est soumis à une lente évaporation. Un jeune nègre bien mis,

avec un grand tablier blanc, à l'air tout-à-fait propre, plonge de temps un cylindre ou canne de cuivre creuse, dans le liquide, par un trou sur le côté de la tour, et la retirant avec l'extrémité toute enduite du liquide ; il fait passer cette extrémité entre son pouce et son index de la main gauche, et écartant ces deux doigts, il fait une mince toile ou glace du sirop qu'il expose à la lumière pour juger de son degré convenable d'épaississement, et quand il a acquis le point désiré, au moyen d'un levier, il fait passer le liquide dans une seconde tourelle où il est là épuré de nouveau, jusqu'à ce qu'il soit converti en gros grains brillants, qu'il soit en un mot cristallisé.

Enfin dans une chambre voisine la cassonnade arrive tout en poudre, sur un immense parquet en ciment glacé. Là, des coolis nu-pieds, la reçoivent avec des espèces de grattes en bois et l'étendent, la remuent, la brassent pour la faire refroidir et l'assécher avant de la mettre en barils ou en sacs pour l'exportation.

En revenant nous arrêtons à la résidence du propriétaire M. Hawkins, qui est un excellent catholique Irlandais marié à une créole de l'île, la sœur du curé de St-Joseph, M. Demartini.

Le chateau situé sur une éminence au milieu des champs, n'est rien moins qu'une résidence princière avec les majestueux palmiers qui lui prêtent leur ombrage, et le point de vue qu'il offre dans toutes les directions.

Les vérandas, les paliers, sont tout couverts de fleurs pour faire suite à celles des arbrisseaux du parterre adjacent à la maison. L'ameublement à l'intérieur répond fort bien à ce qu'annonce l'apparence extérieure, c'est un palais d'une richesse tout orientale.

On nous reçoit avec une grâce charmante. La dame qui a l'avantage sur son mari de parler le français, sait surtout faire les honneurs de sa maison avec un sans gêne qui lui gagne d'emblée toutes les sympathies.

Nous n'avons pas été peu surpris de la voir nous offrir à

baiser un bébé de quelques mois qu'elle portait dans ses bras. C'est probablement la coutume du pays.

Pendant qu'on nous offre des gâteaux avec des vins des plus recherchés, je reconnais jouant à la poupée sur le tapis, les deux fillettes blondes que j'avais remarquées le matin au couvent.

Répondant à mes questions, M. Hawkins me dit que son exploitation l'an dernier a produit 2600 tonnes de sucre, qu'il a vendues à New-York et à Montréal. Cent livres de canne donnent d'ordinaire, 7 à 8 livres de sucre. Ce brave monsieur voulait nous retenir au moins une quinzaine de jours, disait-il, nous promener dans les villages environnants. C'est partout la même politesse, les mêmes prévenances, la plus obligeante hospitalité.

Il passait 8 h. lorsque nous primes congé de nos charmants hôtes, et nous revenons par un clair de lune comme je n'en avais pas encore observé. Une bonne vue pouvait y lire assez facilement, cependant la lune n'était pas encore alors dans toute sa force.

J'ai oublié de mentionner qu'au dîner nous avions aujourd'hui compagnie extraordinaire. C'était d'abord l'inspecteur d'école, M. Robertson, qui était en tournée officielle, puis l'instituteur même, M. Berryn, danois, gradué second dans la marine, qui a habité Calcutta, l'Angleterre, etc. Il parle français, anglais, danois, allemand, italien et hindoustani.

Les inspecteurs d'écoles ne font ici qu'une seule visite par année, mais cette visite est sérieuse et le plus souvent très efficace. Ils passent d'ordinaire une journée dans chaque école, pour se mettre bien au fait de la capacité de l'instituteur et de ses aptitudes pédagogiques, dont font preuve les élèves mêmes. D'après le programme fixé d'avance, l'inspecteur doit déterminer combien d'élèves, dans chaque école, obtiennent le nombre de points voulu sur chaque matière, et le prix de l'instituteur, pour l'année qui doit suivre, est fixé d'après cet examen. Rien

de plus propre à exciter l'émulation ; aussi voit-on souvent à l'approche de la visite de l'inspecteur les instituteurs retenir leurs élèves jusqu'à 5 et 6 h. du soir, pour s'assurer, par le résultat de l'examen, un salaire supérieur pour l'année suivante.

Le prix des instituteurs est d'ordinaire de \$40 à \$50 par mois, et celui des institutrices de \$25 à \$30.

Mardi, 24 avril—San-Fernando.—Tel que réglé la veille, nous allons encore ce matin célébrer au couvent, et nous y prenons le café.

A 10½ h., nous faisons nos adieux à M. Maingot et nous nous rendons à la gare avec M. Osenda, qui doit nous accompagner jusqu'à la Pointe-à-Pitre. Nous renouvelons nos plus sincères remerciements au brave curé pour sa si cordiale hospitalité et toutes ses prévenances, glissons quelques pièces de monnaie dans la main des serviteurs, et laissons définitivement San-Fernando.

Le lac de bitume de Labréa est le point le plus méridional que nous ayons atteint, si bien que dès maintenant nous nous considérons sur la route du retour. Que nous désirerions tous deux pouvoir la poursuivre sans interruption ! Ces déplacements continus, la lassitude, un besoin de repos, et une espèce d'ennui commencent à nous dominer. Ajoutez que la chaleur qui nous écrase ravive encore en nous le désir de revoir nos climats.

Tant que j'ai des chasses à faire, le zèle me soutient, mais dans les villes, nulle localité pour les chasses, et les chaleurs incessantes que nous avons nous otent toute énergie.

Oh ! avant tout vive notre Canada, répéterai-je avec M. Huart ! Que la nature déploie ici avec profusion ses ornements les plus éclatants, qu'elle livre en abondance ses fruits les plus savoureux ; que les coolis étalent leurs cuisses étiques avec leurs couches aux reins ; que leurs femmes parent leurs bras noirs, tant qu'elles le vendront, de cercles d'argent ; qu'elles s'enfilent des anneaux d'or dans les narines, à la façon de nos bœufs vicieux ; que leurs enfants se promènent nus, sans pouvoir mettre

les mains dans leurs poches ; nous préférons, nous, à tout cela, nos neiges et nos gelées, avec nos coutumes et nos jouissances. Nos froids hivers, en condensant l'oxygène dans notre atmosphère, infiltrent dans tout l'organisme un surcroît de vie, une impulsion à l'activité, dont on sent l'absence partout ailleurs. Nul pays au monde ne jouit de plus de liberté, de sécurité et de paix ! De tout cœur nous répétons donc : Vive notre Canada !

Nous repassons aux mêmes stations que nous avons vues en allant, Claxton, Couva, Chaguanas, Caroni, etc.

Caroni est le cours d'eau le plus considérable de l'île. Comme les bords, à son embouchure, sont fort bas et marécageux, ils constituent un marais où abondent les alligators, les iguanes, les tatous, et une foule d'oiseaux sauvages. C'est surtout vers le Caroni que les chasseurs d'alligators dirigent leurs embarcations dans leurs excursions. On sait que deux fils du Prince de Galles visitèrent les Antilles en 1880. Voulant chasser l'alligator, ils se rendirent en chaloupe à vapeur dans le Caroni. Comme les rives marécageuses sont toutes couvertes de mangliers, sur les racines à nu desquels on va cueillir des huîtres, les chasseurs s'avançaient lentement sans rien découvrir, lorsque l'embarcation frappant sur une grosse racine, détacha d'une bifurcation du tronc un alligator qui tomba précisément dans le trou du charbon pratiqué dans le pont. Qu'on juge de la frayeur du chauffeur en présence de ce visiteur inattendu. Conservant cependant son sang froid, armé de son tisonnier, il en eut bientôt raison, sans que les balles des princes pussent réclamer l'honneur d'une telle victoire. On peut dire que pour cette fois ce ne sont pas les chasseurs qui ont découvert le saurien, mais bien l'alligator qui a découvert les chasseurs.

A 1h. P. M. nous rentrions au presbytère, où nous étions accueillis par les Pères comme des amis dont nous aurions été depuis longtemps séparés.

Nous voyons dans l'après midi M. Legrand, curé de Cha-

guanas, et M. Maillieux, curé de Mayaro. Le premier porte fort bien son nom, car il a plus de six pieds ; il porte une longue barbe, il a habité Haïti avant de venir à Trinidad. Le second est un petit brun fort aimable.



Histoire d'une conversion.—Une seconde visite au jardin botanique ; M. Hart le directeur ; le caoutchouc ; l'ivoire végétal ; le giroffier.—Une excursion en dehors de la ville.—Mélipones sur des bananiers.—Les orphelins du P. Forestier ; un *Cheval-bon-Dieu* ; araignées argentées ; ampullaires. — Les lépreux de Cocorite ; le R. P. Etienne ; coolis, leur Brahman ; oranges sur une plante herbacée — Le marché.—La tortue au dîner du vendredi ; fruit de l'arbre à pain. — Excursion à Arima ; M. le curé Daudier ; cigales, bulimes, cacao, une piqûre de scorpion.—Un serpent monstre.— Insectes ; mouches-à-feu.—Excursion à Laventille ; le ver palmiste ; rare mollusque terrestre ; fatigue excessive.—Excursion à Maraval ; les Carmélites Vénézuéliennes ; superbes coquilles terrestres ; M. le curé Alvarez ; un oranger monstre ; papillon extraordinaire. — Les *Amantes-de-Jésus*.—Cuisine dominicaine ; nouvelle excursion à Laventille ; belle capture.—Une puce redoutable.—Chasse au scorpion.—M. Devenish, M. Macarthy.—Une journée à Cocorite ; un naufrage dans la vase ; mollusques.— Excursion à San-Juan ; de nouveau le Bulime oblong.—L'évêque de Curaçao ; préparatifs du départ.

Mercredi, 25 avril.—Nous venions, pour ainsi dire, de laisser San-Fernando, qu'on me raconta l'histoire d'une conversion opérée là tout récemment, dans de telles circonstances et avec des marques si évidentes de l'action surnaturelle de la grâce, que mes lecteurs me sauront gré, j'ose le croire, de leur remettre sous les yeux un récit si intéressant.

Comme parmi les fleurs de même espèce qui ornent un parterre, il arrive parfois qu'il s'en trouve quelques unes brillant d'un tel éclat, répandant un parfum si suave, qu'elles semblent sortir de leur classe pour former un ordre à part, ainsi en est-il parmi les âmes. Les effluves de la grâce divine surabondent

quelquefois tellement dans certaines âmes, qu'on les dirait privilégiées du Ciel pour surpasser toutes leurs semblables par l'éclat de leurs vertus, et n'appartenir à ce parterre du monde que pour l'embaumer pendant quelques instants, avant que les anges ne viennent les cueillir pour les transplanter dans le jardin du Paradis, leur véritable patrie.

Ainsi en est-il de Minie Philip, cette fleur de Trinidad qu'on admirait encore à San-Fernando il n'y a que deux ans à peine.

Comme le prêtre qui a été acteur dans le drame de cette conversion, littérateur aussi distingué que parfait religieux (1), a lui-même livré à la presse le récit émouvant de cet événement, j'emprunterai souvent ses paroles mêmes, pour parvenir plus sûrement au but que je me propose ; intéresser et édifier ceux qui me liront.

“ Minie Philip naquit à San-Fernando de parents écossais et presbytériens. Jeune encore elle perdit son père. La mère, laissée dans l'indigence, éleva néanmoins sa fille avec le plus grand soin. Cette mère était une presbytérienne fervente, c'est-à-dire remplie d'aversion et de haine contre l'église catholique. Elle communiqua ses sentiments à sa fille qu'elle conduisait régulièrement au temple chaque dimanche, lui recommandant bien d'être bonne, honnête, vertueuse, mais de ne jamais devenir catholique.

“ Jusqu'à l'âge de 11 ou 12 ans, elle n'avait connu la sainte église que sous le faux jour de l'éducation maternelle, et jamais l'idée ne lui était venue qu'il pût en être autrement.

“ A San-Fernando les presbytériens n'ont point d'école, et leurs enfants doivent aller chez les anglicans ou chez les catholiques, ou bien encore aux écoles sans Dieu du gouvernement. Après bien des hésitations, la mère de Minie se décida à mettre sa fille en pension chez les religieuses. Ce n'est pas qu'elle sentit

(1) Le R. P. Bertrand, prieur actuel des dominicains de Port-d'Espagne.

la moindre inclination pour elles ; au contraire, elles lui inspi-
raient une espèce de répulsion dont elle ne se rendait pas bien
compte, mais qui provenait de ses préjugés.

“ Elle voulait avant tout que sa fille fût bien élevée, et
son coup d’œil juste lui avait fait découvrir qu’il existait une
immense différence entre l’éducation du couvent et celle des
autres institutions locales. Une autre considération ne fut peut-
être pas étrangère à sa décision : les Sœurs, la sachant pauvre,
se montrèrent tout-à-fait faciles pour le prix de la pension, si
faciles que lorsque la position réelle de la mère fut connue, la
fille fut gardée à peu près gratuitement.

“ En entrant au pensionnat, la jeune Minie trouva des
maitresses qui avaient pour elle des sentiments tellement ma-
ternels, qu’elle s’attacha tout de suite à elles et les aima
comme elle avait aimé sa mère. Elle trouva des compagnes si
aimables, si pieuses, si heureuses dans la pratique de leur religion,
qu’immédiatement le désir de partager leur foi et leurs pratiques
de piété s’empara de son âme naturellement droite et bonne.
Elle trouva une telle différence entre la religion froide que lui
avait enseignée sa mère et cette autre religion qui épanouissait
les âmes et remplissait les cœurs d’une saine joie et de si
pures délices, qu’elle n’hésita pas longtemps à prendre sa réso-
lution. “ Puisque la religion catholique est ce que je la vois,
dit-elle un jour à l’une de ses compagnes, je deviendrai sûre-
ment catholique. J’ai même déjà cessé d’être protestante.

“ De plus en plus Minie faisait donc ses délices de vivre en
catholique avec ses compagnes, d’apprendre le catéchisme, de
prier avec elles ; elle éprouvait chaque fois, disait-elle, un bien-
être surnaturel qu’elle préférait à tous. La première fois qu’elle
assista à la sainte messe, elle fut comme dans une espèce de
ravissement devant tout ce qu’elle voyait ; elle dit ensuite à
l’une de ses maitresses : “ J’ai cru passer une demi-heure en
paradis.”

Minie sentait s’accroître tous les jours en elle le désir de

devenir catholique. Mais que d'obstacles elle voyait pour le réaliser. Comment s'en ouvrir à sa mère, à sa mère qu'elle aimait tant et qu'elle savait lui causer par là la plus grande douleur de sa vie. Qui sait aussi si sa mère ne la retirerait pas aussitôt du couvent, de ce couvent où elle se trouvait comme dans un paradis. " Jour et nuit, disait-elle au prêtre confidant de ses luttes intérieures, j'entends une voix qui me commande d'entrer dans la véritable église de Jésus-Christ, je sens une main qui me pousse pour parvenir à ce but ; et cette voix et cette main me font comprendre que je ne puis reculer. Mais comment y parvenir ? " Et la pauvre enfant fondait en larmes. Le prêtre la consolait autant qu'il le pouvait, lui faisant entendre que Dieu tient entre ses mains et les cœurs et les volontés, et qu'en priant beaucoup elle obtiendrait certainement ce qu'elle désirait si ardemment. Qui sait aussi si ses paroles ne toucheraient pas le cœur de sa mère pour l'amener à partager sa nouvelle foi ?.....

Cependant Minie priait et priait beaucoup. On la trouva une fois au pied d'une statue de la Sainte-Vierge fondant en larmes ; son regard tout enflammé avait une telle expression de douleur et de résolution qu'une de ses maîtresses en fut alarmée, et voulut connaître la cause de son chagrin. Mais la timide enfant laissa plutôt deviner qu'elle n'exprima le sujet de sa douleur.

Arriva le mois de Marie, le mois de la Reine des anges, Minie redoubla ses instances auprès de la mère de Jésus pour qu'elle l'acceptât parmi ses enfants. Aussi reçut-elle une surabondance de grâce. Aucune de nos croyances ne lui offrait de répugnance. Elle avait du plaisir à croire, disait-elle. La confession, oh ! la confession, mais c'est un besoin de l'âme. Comme il y a des combats à soutenir dans son cœur, disait-elle, et comment faire face à tant d'ennemis ? Où chercher des aides dans cette lutte ? Mais il y a des dieux sur la terre qui sont des généraux pour remporter la victoire dans ces combats.

A suivre.